

Le Dieu Cochon

Mathilde Pingault



Si je devais écrire mes mémoires, je les intitulerais “Le Dieu Cochon”, nous disait malicieusement le Père Morant, missionnaire du Sacré-Cœur en Papouasie Nouvelle-Guinée, cette terre sortie depuis peu de l’âge de fer. Il est mort avant d’avoir pu le faire.

Déjà malade, il a livré sous forme d’interview son existence (cf. Citations entre guillemets) et à Nathanaël et Pascal Pingault l’essentiel de une sélection de ses meilleures photos.

C’est dans la vallée de Kunimaïpa, la province centrale de Papouasie, que j’ai passé quarante années, à 150 km environ à vol d’oiseau de la capitale, Port Moresby, mais sans aucun accès par voie terrestre ! Les chaînes de montagnes culminent à 4000 m, les villages s’étagent entre 1200 et 1500 m. Dans ce lieu très isolé, recouvert par la forêt, il existe peu de voies de communication entre les villages, les tribus ont très peu de contacts entre elles. Dans ma vallée, les gens parlent le Kunimaïpa, “la vraie langue”, ils se prénomment “les vrais hommes” et habitent le “vrai pays” ! Mais dans la vallée voisine, les gens parlent une autre langue, aussi différente de la première que le français du russe : la diversité linguistique de Papouasie-Nouvelle-Guinée est impressionnante : 867 langues, plus de 1000 ethnies, pour moins de 6 millions d’habitants. Le Kunimaïpa est une langue d’une richesse magnifique : il existe des déclinaisons inconnues, même en latin, comme le duel, le triel et des conjugaisons comme le conditionnel futur.

La Papouasie-Nouvelle-Guinée, située juste sous l’équateur, est un pays riche, florissant à tous points de vue. Il suffit de gratter la terre et tout pousse ! Les eaux sont aussi très poissonneuses. La terre renferme du pétrole, de l’or, du cuivre, du cobalt...

Quand je suis arrivé en Papouasie, en 1958, les gens vivaient nus. Ils pratiquaient l’essartage, une agriculture primitive et nomade : le sol était cultivé pendant deux ans, puis le groupe déménageait et laissait la terre reposer pendant 10 ans. Les villages possédaient deux maisons qui abritaient 20 à 25 personnes (père, mère, oncles, tantes, grands-parents...) : la maison des hommes et la maison des... cochons (qui la partageaient avec les femmes et les enfants).

Dix ans après mon arrivée, j’ai pris mes premières vacances pour aller acheter un tracteur qui permettrait une meilleure communication entre les villages. Pour aller nous ravitailler, à 64 km, il nous fallait une journée pour l’aller et une journée pour le retour...